

## Qu'est-ce que tu veux qu'un chanteur chante?

André Gaulin

Numéro 59, octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Gaulin, A. (1985). Qu'est-ce que tu veux qu'un chanteur chante? *Québec français*, (59), 26–27.

l'orthographe et la structure traditionnelle de la phrase étaient des conventions dont il fallait se débarrasser pour aborder le XXI<sup>e</sup> siècle avec un esprit de création. Ces prises de position, qui ont soulevé de vifs débats, n'ont toutefois été adoptées que par peu de gens: des intellectuels, des anti-conformistes et des « pas-bons » en français.

La tendance générale, celle qui s'exprime par des « échanges » autour d'une bière et des lettres ouvertes aux journaux, s'est gardée de pareils excès. L'enseignement sans douleur qu'elle préconise repose sur des opinions comme celles-ci: « Après tout, ça va pas si mal; allez pas croire que nous sommes les seuls à avoir des problèmes de langue »; « Ne sommes-nous pas à l'aube d'une civilisation nouvelle où le livre et l'écrit occuperont peu de place parmi d'autres médias? »; « Il ne sert à rien de faire entrer des choses de force dans une cervelle; il faut attendre que l'étudiant soit motivé. »

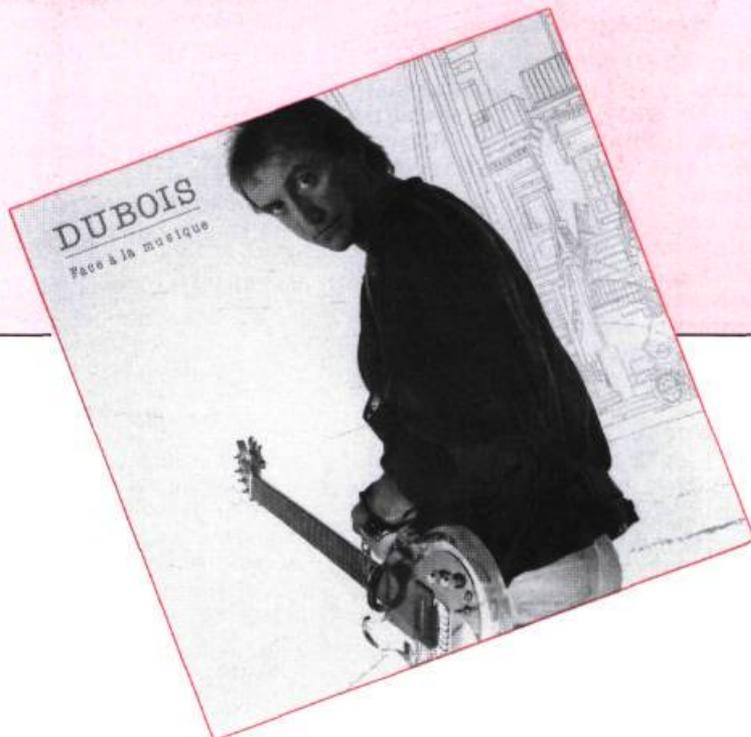
C'est pourquoi certains professeurs, même au cégep, respectant à fond le principe « partir de l'étudiant », font appel à la subjectivité de l'élève en lui proposant uniquement des travaux du genre: « ce que vous avez ressenti, ce que vous pensez de... ». Dans l'ensemble, d'un bout à l'autre du système scolaire, les élèves, habitués au cloisonnement des matières et à un laisser-aller général, sont convaincus plus que jamais que la correction de la langue « c'est à cause des profs de français qu'il faut s'occuper de ça ».

Un changement notable est cependant survenu au ministère de l'Éducation. Influencé par un changement de cap du système scolaire américain et aussi à la suite de nombreuses requêtes de sociétés savantes, d'hommes d'affaires et de parents, celui-ci a décidé de « contrôler ». Des spécialistes de ce ministère préparent depuis quelques années des examens devant vérifier l'atteinte de seuils de performance à la fin des cours primaire, secondaire et collégial. En attendant que ces tests soient au point, notre ministère, garant de l'objectivité dans l'évaluation, continue à demander de ne pas tenir compte de l'orthographe dans la correction des examens de fin de secondaire.

À la suite de ces deux scénarios, cher lecteur, je vous invite à inventer d'autres futurologies si le cœur vous en dit. Et aussi à réfléchir à l'enseignement de la langue maternelle dans nos écoles et cégeps. En espérant toutefois que la réflexion ne débouche pas encore une fois sur la « déploration », mais qu'elle soit un prélude à l'action, à une action concertée, collective et efficace... si cela en vaut la peine... si vous jugez qu'on peut répondre de façon satisfaisante à la question « la qualité de la langue, qu'ossa donne? » ■

## CHRONIQUE DU DISQUE

# QU'EST-CE QUE TU VEUX QU'UN CHANTEUR CHANTE?



Telle est la question que pose Claude Dubois dans son dernier microsillon *Face à la musique* (Pingouin, PN 106). On se rend bien compte que cette chanson (« Un chanteur chante ») pose un peu la problématique nouvelle de la chanson québécoise. Comment faire face non seulement à la musique, mais comment entrer dans une nouvelle dynamique de la culture de cette terre et de ce temps? Qu'on le veuille ou non, l'artiste est toujours en rapport d'échange avec un public, une société: le chansonnier, la chansonnière, plus particulièrement dans la mesure où la chanson québécoise a épousé plus que tout autre art et presque simultanément le beau rêve floué de la construction d'un pays. C'est peut-être ce qu'il y a de plus ingrat pour la chanson québécoise à savoir qu'un public l'a presque réduite à une thématique unique pour ensuite la lui reprocher!

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver beaucoup d'amertume dans le dernier Dubois: celle, sans doute un peu facile à l'endroit du Parti québécois — ce

bouc émissaire de nos compromissions — voire excessive du texte qui dit: « Le p'tit paquet d'épais/Promet toujours de grands espaces/Les fachos sur la colline » (« Montrer du pouce »). Au demeurant, comme pour les autres, une très belle chanson rythmée, chanson du thème à la mode au *Devoir* ou à *Liberté* du contre-pays. Heureusement, Dubois n'est pas dupe et se reconnaît du même pétrin que l'objet de sa critique: il a été aussi mangeur d'étoiles qui « endormai[t] toute la société de ballades » et qui maintenant « Regarde d'un mauvais œil/ Ceux qui frappent des mains » (« le Mangeur d'étoiles »).

Pourtant, Dubois continue de vivre et de chanter. Son texte est envoûté par la vie, l'amour, les partances, la musique. La musique, oui, lui colle bien comme sa propre peau, ce qui fait de son dernier disque un bel ensemble de dix chansons. Dommage que « Laisser l'été avoir quinze ans » par exemple n'ait pas tourné davantage, car les chansons de Dubois tout en restant faciles d'écoute ne tombent pas dans la facilité d'où tient tout l'art du genre.



Je n'oserais pas en dire autant du dernier Charlebois « Super/Position » (Solution SN 802) qui porte surtout sur l'amour, un amour de consommation, un prêt-à-jeter, dont le titre qui joue sur les mots gagne vite l'horizontale. La plupart des textes sont de Claude Péloquin où la femme redevient la draguée passive, la femme « aérienne » mais « élastique » (« Je ne pense qu'à toi »). Une chanson qui n'est pas sans jeu musical et sémantique, où Charlebois retrouve parfois ce qui fait son charme indéniable, une certaine folie, la connivence du mot et de sa place sonore (« Donne-moi »). Mais on sent bien que le chanteur « populaire » (de la chanson « Ordinaire ») tient à rester sur les ondes et qu'il *flirte* beaucoup avec un certain rythme disco. La musique s'en ressent forcément et le talent d'hier a doublé à droite pour rouler sur un texte maigre (« Quand on tombe en amour/ On a le souffle court/ Une voix crie au secours/ Est-ce la nuit ou le jour... », « Pour la nuit ou la vie »). Est-ce trop sévère d'affirmer qu'une seule chanson (à la rigueur aussi « l'Ouvreuse ») paraît vraiment sentie — texte de Luc Plamondon et de Robert Charlebois — : c'est « Paris sans toi ».

Cela ne nous fait que mieux apprécier la finesse du *Où peut-on vous toucher?* (Audivis AV 4464) de Pauline Julien, prix Charles-Cros 1985. Un disque remarquable dont on ne peut regretter qu'une chose inhabituelle d'ailleurs chez Julien : il y manque une copie des textes. La chanson retrouve ici sa mouvance

vitale ; Pauline Julien chante le frisson des choses, l'évanescence du temps, en quelque sorte le chant touchant de l'éphémère essentiel. Ainsi son texte « la Vie qui » évoque la mort questionneuse de proches aimés, sa traduction de Michèle Trejo/Astor Piazzolla, « les Oiseaux perdus », porte le haut vol d'outre-frontières. Pauline Julien ne se trahit pas, restant d'ici et de partout, de ce combat et de toutes les dignités, la reprise du « Voyage à Miami » en faisant foi. La mode ne semble pas préoccuper Julien. Avec ironie, à contre-courant, drôlement, elle chante « Agricole », un retour à la terre qui interroge la trajectoire d'une civilisation du métal. Et, comme toujours, la chansonnière se fait l'interprète d'amies répondantes de ses besoins, de ses espoirs. Elle porte le beau chant de femmes, deux textes de Denise Boucher, dont il faut souligner la très belle mélodie de Pierre Flynn dans « Maman, ta petite fille a un cheveu blanc », un texte de Suzanne

Jacob, un autre d'Anne Sylvestre : « Rien qu'une fois » reprend doublement « Une sorcière comme les autres ». Le féminisme de cette chanson, l'une des plus belles entre les belles de ce disque, a la douceur forte de l'Arcane onze du Tarot de Marseille, sa mélodie est gagnée par le lyrisme d'un phrasé musical somptueux. La victoire y paraît comme la montée successive des vagues de la mer se supportant toutes mutuellement.

Que dire encore de l'audition de quelques disques de l'été qui chantait au bord du fleuve ? Un Richard Séguin fidèle à lui-même, un disque bien construit, aux textes qui portent bien la vie lutteuse et dont la musique, sans être facile, s'écoute bien (*Double Vie*, Saisons SNS 90 006). Il faut souligner le graphisme original de la pochette. Un Daniel Lavoie, une compilation 10/10, qui nous redonne des beaux airs déjà anciens, « J'ai quitté mon île », « la Vérité sur la vérité », dont on peut aussi réapprécier la modernité et l'actualité : *Dans l' temps des animaux* (Trafic, TFX 1984-10). Enfin, un Charles Trenet, souvenirs de Montréal 83 et de Québec 84, un disque pour les admirateurs de l'auteur et les collectionneurs, où l'on peut admirer le talent « épouvantable » d'un géant du genre, sa finesse, son absence de prétention remarquable. La chanson au Québec se porte-t-elle bien ? Ma réponse serait peut-être dans la vôtre à celle-ci : combien de microsillons avez-vous acheté cet été ? Que peut la chanson sans public ?

André GAULIN